Deuxième année. N° 76

LE NUMÉRO 15 CENTIMES

CAPRICE REVUE

Administrateur : Léon PLAIDE.

TOUT ce qui concerne le journal doit être adressé rue de Livourne, 81, à Bruxelles

Directeur : Maurice SIVILLE

ABONNEMENT : *Un an, fr. 6-00 ; l'étranger, fr. 8-00.*

ANNONCES-RÉCLAMES

ON TRAITE A FORFAIT.

EDOUARD AGNEESSENS

SOMMAIRE

E. Agneessens (portrait),	L. Moreels.
Edouard Agnessens,	Paul Maurel.
La Muse du Jeudi,	Mercutio.
Le milieu,	Melek.
L'Avril,	George Garnir.
L'œuvre posthume d'Oculi Paitaras.	
Chronique Bruxelloise,	Hubert Krains.
Pantoum,	Georges Bluet.
Caprice chronique.	
Au Cercle des Jeunes,	Jean de Bergame.

Edouard Agneessens.

Voilà plus de trois ans qu'Edouard Agneessens est mort. Et l'on dirait que l'oubli s'est déjà fait autour de son nom. Le souvenir des défunts s'efface vite. Le culte des glorieux est laissé à quelques fidèles. Et c'est si noble, pourtant, de rappeler parfois ceux qui ont honoré l'Art, de rallumer, de temps en temps, les cassolettes de l'admiration et d'y brûler un peu d'encens.

Agneessens est une des lumineuses figures de notre école picturale. C'est le grand virtuose du « morceau », un superbe teneur de palette, un peintre de race. Tout ce que l'école flamande a de large, de distingué, d'épanoui en son faire, il le possède en abondance. Il a la science des larges et vibrants coups de brosse, des colorations riches et fines, des caresses savoureuses. Dans ses portraits, il montre des qualités maîtresses Il jette à profusion la vie dans les chairs, qu'il rend lumineuses ; le sang coule généreusement dans les bras, les gorges, les épaules ; les regards s'allument ; le modèle est scruté ; l'artiste s'attache à lui, l'analyse, le fait revivre, avec, en relief, ses côtés caractéristiques.

En 1886 on a ouvert, au Palais des Beaux-arts de Bruxelles, une exposition des œuvres d'Agneessens. C'était peu après sa mort. On a pu se rendre compte, là, de la haute valeur de l'artiste qu'on venait de perdre.

Certaines esquisses : *Dans la loge,* par exemple, d'allure si puissante, étaient vraiment œuvres de grand maître. Il nous souvient aussi des beaux portraits de l'avoué Claes, des docteurs Lavisé et Desmeth. Et de deux études : une académie pour le concours de Rome de 1870 : un homme nu, vu de de dos, à la carnation osée, d'un beau réalisme ; puis une étude d'adolescent à la carcasse maladive, aux chairs pâles, aux yeux battus.

Il y avait aussi la *Convalescente,* une figure de jeune fille anémiée, au regard pâlot et d'une douce tristesse ; la *Japonaise,* solide et belle peinture ; une superbe ébauche représentant la famille Nypels ; le portrait du sculpteur Marchand, acheté par le gouvernement ; puis encore *Java,* une œuvre de jeunesse. D'autres encore.

Agneessens a laissé de petites esquisses et des études de quelques grands tableaux qu'il projetait de faire : *Les briquetiers,* qui devait être une grande toile naturaliste ; le *Conservatoire Hollandais à Bruxelles,* qui se trouve actuellement au musée communal, etc. La folie, puis la mort ont inexorablement empêché l'exécution de ces œuvres.

Au cimetière de St Josse-ten-Noode, on a élevé à Agneessens un monument du à l'architecte Licot dominé par un buste signé Vanderstappen. Il y aurait autre chose à faire pour conserver la mémoire du maître. Le musée de l'Etat ne possède que des œuvres de second ordre d'Agneessens. Le tableau : *Dans la loge,* y a pourtant sa place indiquée. Il est vrai que le musée moderne ne contient nullement les plus beaux Alfred Stevens ni les plus beaux Stobbaerts, que Mellery et Rops y sont inconnus, et que Constantin Meunier y est à peine représenté. L'Art aux mains des rond-de-cuir ! L'apothéose de la peinture officielle ! Les murailles des musées encrassées par des toiles malpropres ! Joli bilan de la direction des beaux-arts.

PAUL MAUREL.

La muse du jeudi.

L'Exposition.

A Mlle X.

L'Exposition universelle a soulevé un cri unanime d'admiration. (Journal de Bruxelles).

Puisqu'ils ont ouvert, nos voisins,
L'exposition à Lutèce,
Ouvrons aussi nos magasins
Et déballons notre richesse.

Nous exhumerons des tiroirs,
Des tiroirs où nous les couchâmes
Les souvenirs des anciens soirs
Afin de réjouir vos âmes.

Nous avons des produits divers,
Nons avons des tas de reliques,
Des nœuds rouges, des rubans verts
Et des clichés photographiques.

Regarde, j'ai tout étalé :
J'ai mis les lettres attendries
De mon jeune amour ampoulé
Dans le rayon des librairies.

Salon des coiffures, j'ai mis
La boucle blonde que j'ai prise
Prise sur tes yeux endormis
Un soir de printemps — par surprise.

Cette blague à tabac que tu
Tissas pour ma fête annuelle,
Nous en ferons par impromptu
La section industrielle.

Et ton mouchoir que j'oubliais !
Ton mouchoir plein de griseries
Et de parfums ! — Voilà, j'en fais
Notre rayon de lingeries.

Ci, détournons nous chastes fronts,
Voilà des choses clandestines...
Sans regarder, nous passerons
Sur la section des machines.

Maintenant, nargue au vieux Paris !
Je fais la nique à la grand' ville.
— Qui s'exclame là-bas ?... J'en ris :
Nous exposons à domicile.

Et j'aime ton cœur fraternel,
Tes chers yeux, joyeux et limpides,
Mieux que les horizons splendides
Que l'on voit de leur Tour Eiffel.

MERCUTIO.

AUG. BÉNARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

A PARAITRE :

BRANLANTES

frontispice et 20 eaux-fortes de
LOUIS MOREELS
texte de MAURICE SIVILLE

édition mignonnette de grand luxe, caractères elzéviriens.

Avant que disparaissent à jamais les quelques bicoques du vieux Liège, il a paru intéressant de noter en une édition de bibliophile ces tant joliettes parleuses du passé.

Le milieu.

Pour être un homme aimable, c'était un homme aimable.

Il vivait de ses rentes comme Salomon, il s'écriait à tout propos, même hors de propos, surtout après dîner : Vanité ! tout n'est que vanité !

Cela lui donnait un semblant de profondeur.

Les gens qui parlent peu et qui n'écrivent jamais ont souvent l'air profond. Le silence est un des masques de la bêtise, comme il est un de ceux de l'esprit...

Mais je ne vous ai pas dit...

Il s'appelait Angenor Barracalle.

Nom sonore, attractif, éblouissant, qui fera certainement plaisir à M. Baju et à l'école décadente.

Maintenant qu'Angenor repose en paix sous une pierre tombale d'un mauvais goût extraordinaire, je puis dire de lui tout le bien possible.

D'abord c'était un beau garçon.

Un beau garçon a nécessairement des chances de succès auprès des femmes.

Ce qui est assommant.

J'en appelle à tous ceux que la nature n'a pas orné, mais simplement bâti à la plus grande gloire de Dieu, approximativement, à grand traits, comme une ébauche.

Angenor avait peu d'amis.

Riche, il devint triste.

Triste comme un mur, comme l'eau tranquille qui cache les cités lacustres, comme un corridor de Mazas, éperdument triste, affolé de vague à l'âme, morne, maigre.. d'une tristesse incurable, sans cause, inhérente à son système.

Il venait de doubler le cap de sa vingtième année.

Je fis sa connaissance.

Un instant nos vies furent étroitement liées.

Je vous épargne mon portrait, je passe la description de mon costume et de toutes mes élégances d'alors.

Si la postérité doit un jour s'occuper de moi, ce dont je me soucie comme des guerres puniques, elle n'aura qu'à puiser aux sources pures de l'histoire et de la photographie.

Barracalle avait failli être écrasé par une voiture de la Compagnie des Omnibus.

Je l'avais sauvé.

Ces choses là ne s'oublient guère.

Il m'en fut reconnaissant pendant un semestre.

Je lui ai fait grâce du reste.

Donc, il était très triste.

Je lui développai ma théorie des milieux.

Cette théorie optimiste a conduit à la folie ou au suicide les quelques amis à qui je l'avais expliquée.

Nous fumions dans sa serre, nonchalamment étendus sur d'immenses fauteuils. La nuit tranquillement tombait. Il faisait très bon vivre.

Devant nous s'étendait une pelouse immense que trouait un étang.

Des senteurs de foin coupé montaient vers les étoiles.

Les oiseaux dormaient.

Et, au fond du parc, sur l'herbe qu'illuminaient des clartés blanches de lune, de grands peupliers couchaient leur ombre.

« Le milieu ! Angenor ! m'écriai-je, il n'y a que le milieu qui sauve ! arrache de ta vie les choses désagréables, fuis les gens sombres, n'écoute ni ceux qui te parlent de demain, ni ceux qui te parlent d'hier ! Déracine tes haines, tes dégoûts... que ton âme soit vierge de troublantes monstruosités.

Un Monsieur a une tête désagréable, un tic agaçant, évite-le !

Eloigne-toi des pessimistes, ce sont les pires !

Ton oncle est maussade, finis de lui rendre visite. Prends un valet de chambre insouciant, que le premier visage que tu rencontres le matin soit un visage heureux !

Aime ceux qui chantent ! .. il en est.

Dès qu'on cesse de rire, sors ! emporte la gaieté d'une heure, prends l'air, cours fortifier ton âme dans le spectacle toujours nouveau du ciel et des bois.

Prends dans la création tout ce que Dieu y a mis d'agréable.

Rêve... ne lis jamais Zola. Ne lis personne : les livres sont tristes.

Ne regarde mourir qui que ce soit, ne pense pas aux crimes des pécheurs, n'écoute jamais ceux qui les racontent.

Ainsi ton cerveau débarrassé des visions mauvaises, ton âme exempte de cicatrices se prendront à chanter l'hymne d'allégresse...

Le milieu, tout est là ! »

Barracalle ne bougeait plus.

Je crus qu'il dormait.

Après un silence prudent, comme s'il allait émettre un apophthegme, il émit ces mots : Tu as raison !

A travers les vitres, la lune éclairait le visage de Barracalle, son beau visage aux grands yeux expressifs.

Je le regardais... il était grave.

Ah ! Je rêvais ainsi les têtes des poètes ! De belles têtes inspirées aux cheveux bruns ! Hélas ! Combien on a d'illusions ! Et comme une tête ment ! Et combien la beauté est un insondable mystère !

Je ne devais plus revoir Angenor qu'une fois.

Ma théorie porta des fruits rapides, des primeurs.

Vingt-quatre heures après ce soir mémorable, je recevais par l'intermédiaire de l'administration des Postes le billet suivant :

Mon bien cher ami,

Le milieu sauve. Tu as une tête désagréable. Adieu !

Barracalle.

Je fis mon deuil de cette amitié.

Le tourbillon de l'existence m'entraîna. J'oubliai.

L'an passé, nous étions six camarades sur un de ces petits bateaux qui vont du pont d'Austerlitz à Charenton et qu'on a baptisés du nom d'hirondelles, sans doute parce que les hirondelles ne vont jamais du pont d'Austerlitz à Charenton.

Un jeune couple vint prendre place à côté de moi.

J'écoutai curieusement, trop curieusement peut-être ce que le jeune homme disait à la jeune fille...

« J'ai suivi ses conseils, disait-il, j'ai évité tout ce qui était sombre, j'ai commencé par ne plus le voir, lui ! puis je me suis mis à la recherche de gens gais. ... Il n'y en a pas. Je me suis fait beaucoup d'ennemis. Je me suis brouillé avec tout le monde... Je me suis aperçu trop tard que j'aurais dû commencer par m'éviter moi-même et qu'un des seuls moyens d'être heureux c'est de s'imaginer qu'on l'est et de prendre une petite femme comme toi...

— Oh ! Angénor ! murmura la jeune fille.

J'étais devenu très pâle, si pâle que mes amis voulurent bien s'en apercevoir, l'un d'eux s'écria :

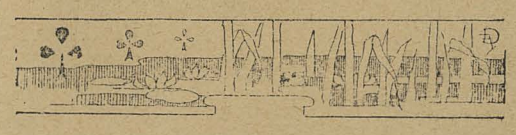
— Tu blanchis !

— Ce n'est rien.

— Comment rien ??

— Oh ! Si vous voulez... C'est le milieu dans lequel je me trouve !

MELEK.



L'Avril.

A Fernand Severin.

De voir se déplier les feuilles, les gazons verdir et les touffes de boutons se séparer en fleurs prochaines, de sentir sur ses épaules le tiède et bon soleil d'avril, Julien eut une envie de pleurer doucement, tant il entrait de joie et d'amertume dans son cœur d'enfant vieilli trop vite. Tandis qu'il se promenait par les allées du jardin renaissant, des vers lui revenaient qu'il avait faits, naïfs et tendres, à trois printemps de là, et chantaient tout-à-coup dans sa mémoire comme une lointaine musique qu'il n'avait plus espéré entendre. Et un rythme d'enthousiasme et de jeunesse vigoureuse les scandait dans son esprit :

Printemps, éclosion de vie universelle,
Credo sublime et saint de jeunesse éternelle
Qui monte de la terre au Ciel pur et serein
Ainsi qu'un hosannah splendide et souverain
Que par milliers de voix chante l'âme des [choses....

. . . . . .

Dans le désordre de sa mémoire émerveillée défilaient des souvenirs, se pressaient joyeuses des figures familières d'autrefois, se déroulait un paysage bienvenu, s'étageaient des collines où le printemps se posait avec un bruit d'ailes et de chansons, s'étalaient des jardins, roses de fleurs de pêchers, des pelouses d'émeraude où, dans l'épaisseur des herbes qui montaient déjà, des marguerites ouvraient leurs yeux curieux d'or jaune. Et tout cela, peu à peu, se précisait : il y avait un ruisseau... il y avait une ferme carrée avec une grande porte blanche... il y avait, pour y mener, un sentier bordé d'aubépines qui fleuraient dans le vent tiède.

Où donc avait il vu cela ? Où donc ?...

Maintenant il le savait ; il venait de se rappeler. C'était là-bas, dans sa terre natale accorte et maternelle, bien loin dans la distance et bien loin dans le temps : c'étaient des jours défunts qui, brusquement, venaient de ressusciter, nostalgiques, souriants, radieux comme un vieux lever d'astre dont, après des siècles, les hommes se seraient tout-à-coup ressouvenus.

Il y avait longtemps, longtemps : trois ans ! Au bout d'une longue allée d'arbres malingres qui lui symbolisait ces trois ans de vie, il revoyait, dans un coup de lumière triomphale, l'éveil de sa jeunesse coïncidant avec le printemps de la nature, et lui, éperdu de vivre, se grisant du clair soleil, de la poussée des feuilles tendres, de la montée des sèves, et son cœur tout neuf battant de jeunesse et de foi !

II

Il tressaillit longuement ; l'image de la première, de la *seule* aimée — puisqu'aucune femme depuis ne lui avait été chère — venait de le traverser comme un coup de couteau. Il la revit tout d'une fois telle qu'elle avait été : frêle et douce, belle de candeur et de sincérité, avec des mains caressantes et des yeux très-purs, des chuchottements vagues, des timidités de jeune fille à peine femme, dont le cœur chaud palpitait comme un oiseau craintif et s'arrêtait de battre quand l'épeurait un mot d'amour imprécis.

Et voici que les vers d'autrefois, les chastes vers qu'il avait faits pour elle lui revinrent de nouveau, descendant dans la mémoire comme une tombée de pétales blancs, avec des douceurs de roses effeuillées :

Te souviens-tu ? Les prés étaient d'un vert si [tendre,
Le ruisseau près de nous chantait si doucement
Et bégayait si bien son gazouillis charmant
Que nous nous arrêtions tous les deux pour [l'entendre.
En cheminant, bien que nous ne fussions qu'à [deux,
Tu te penchais souvent pour me dire à l'oreille
Ces mille riens charmants qui font l'âme [vermeille
Et qu'on se dit tout bas pour mêler ses cheveux.

Mais, quand nous approchions de la maison [commune
De crainte d'éveiller les soupçons des jaloux
Nous marchions séparés, pour qu'on crût [qu'entre nous
S'élevait une amère et solide rancune.

Et nous avions alors un désir contenu
De rompre nos trop longs et trop pesants silences
Et d'être impertinents envers les convenances
Pour mettre notre amour et notre cœur à nu.

Puis, quand nous étions seuls en nos deux [chambres closes,
Moi je pensais à toi, toi, tu pensais à moi,
Et nous faisions chacun, mais pas chacun [pour soi,
Des rêves de soleil et des songes de roses.

Etait-ce bien de lui ces très doux vers, beaux à la façon des choses sincères, faits selon le cœur et non selon la règle, ces vers où à trois ans de là, il avait mis toute son ineffable passion d'aimer?

C'était loin, c'était loin, ces choses.

Le désir éperdu de cet amour tranquille, l'étreignit ; le regret douloureux du temps où son cœur n'avait pas soupçonné le mensonge lui fit lever les bras avec un geste fou, comme pour ressaisir dans la distance le passé qu'il ne revivrait plus jamais — *plus jamais* puisque, à présent, son imagination s'était salie de vivre.

Et il resta, les bras tendus davantage vers l'autrefois, pareil à un enfant sans mère, tandis que, dans le ciel immense du printemps, les nuages voyageurs passaient et que le bon soleil d'avril vivifiait la terre.

III

La porte du jardin s'ouvrit et, son peignoir mal attaché, les yeux cerclés de khol, les joues blanches de poudre, la petite Fanny, sa maîtresse du moment, qui jouait les travestis, se précipita vers lui, s'exclamant, riant de loin, la voix un peu grasse.

— Tais-toi, mon cher ! Ce que nous avons rigolé, ce n'est pas pour dire !

Figure toi Adèle et le grand Ernest...

Il lui coupa la parole d'un geste, tout son rêve écroulé sous cette avalanche.

Le geste fut si sec que Fanny se monta.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Encore ta figure des quatre jours de pluie ?... C'est ça, tourne-moi le dos.,. Eh bien c'est amusant ma parole ! En voilà un empaillé !

Dis donc... montre ta figure au moins ; on ne te la mangera pas !

Elle lui releva le front qu'il avait enfoui dans ses mains jointes et, le sentant tout-à-coup secoué de sanglots, regardant couler les larmes chaudes qui tombaient de ses yeux fermés, elle cria, en le baisant, apitoyée :

— Ah ! mon Dieu ! le pauvre chien ! il se sera fait rincer hier soir à l'écarté !

GEORGE GARNIR.

POUR PARAITRE FIN MAI :

LES CHIMÈRES

par Jules Destrée.

Un volume in-4° de grand luxe tiré à cent exemplaires numérotés, sur papier à chandelle blanc, par les soins de la maison *Monnom*.

Avec un frontispice d'*Odilon Redon*, deux eaux-fortes de *Marie Danse* et un dessin d'*Henry de Groux*. En souscription : 10 francs.

Les dix premiers exemplaires avec un double état choisi des estampes : 20 francs.

Le prix du volume sera majoré dès qu'il aura paru.

L'œuvre posthume d'Oculi Paitaras.

I

Souvenir d'enfance.

A ma Mimi

Il faisait sombre, un temps affreux,
Un vent froid, sec, impétueux
Sifflait, hurlait avec furie.
La longue digue était sans vie
Mais l'on voyait dans les hôtels
Danser et chanter les mortels.
Leurs cris, le bruit de la tempête
Les vents sifflant dessus ma tête
Les flots grondant avec fureur
Me faisaient frissonner d'horreur...

Le ciel était tout noir
Mais la mer était blanche
Et l'on aurait cru voir,
Spectacle assez étrange,
De sombres flots dans l'air,
Un ciel blanc dans la mer !

Ce jour, je m'en souviens encor,
Je vis un ange aux boucles d'or :
C'était une petite fille
Mais si charmante et si gentille !
Tout son être était si gracieux !
Elle ouvrait ses grands et beaux yeux
Et le vent ballotait ses cheveux !
Cette adorable enchanteresse
Sautillait, fredonnait sans cesse,
Mêlait ses doux cris d'allégresse
Aux sifflements affreux du vent.
Je crois entendre encore souvent,
Depuis, la tempête furieuse
Et la petite enfant rieuse.

Que n'ai-je point versé de larmes
Lorsque, rêvant de ses doux charmes
Je me disais : Elle est bien loin !
Je pleure... elle ne pleure point
Elle n'aperçoit pas dans l'ombre
Mon âme en peine et triste et sombre !

Ah ! l'autre jour en t'observant
J'ai reconnu ma belle enfant,
Mon adorable et fraîche fille
Aujourd'hui vingt fois plus gentille !
Tu possèdes ce qu'à seize ans
On nomme contours séduisants !

Tu n'étais qu'un bouton d'rose,
Te voilà fraîche rose éclose !
Je sens que pour toi mon amour
Se condense de jour en jour
Et que mon innocente flamme
T'appelle à grands cris, te réclame !
Viens donc, ô Mimi au front si pur
Aux boucles d'or, aux yeux d'azur,
Le désespoir ouvrait ma tombe
Viens la fermer, douce colombe !

(1) Voir *Caprice Revue* n° 73

Chronique Bruxelloise.

« Je voudrais bien être roi ! » s'écriait un jour le pauvre Wilmart, qui ambitionna toute sa vie un emploi où il fût délivré du supplice des contributions.

Il faut croire, en effet, que les rois ne sont pas assis sur des épines, à en juger par l'empressement avec lequel Guillaume III a regrimpé sur son trône après avoir fait la nique à l'éternel faucheux dont la présence, aux dires des médecins, avait été signalé aux abords du château de Loo. — Pauvre Guillaume ! Ses sujets se sont livrés, à son égard, à une fumisterie tellement macabre que le moins délicat des loustics n'oserait se la permettre vis-à-vis d'un simple particulier. On frémit en songeant qu'ils auraient pu la pousser jusqu'au bout, leur fumisterie, et faire subir à leur roi le sort du père Fouan. Ah ! l'homme est partout et toujours l'homme ! Les mains de ce rapace sont aussi crochues dans la marécageuse Néerlande que dans les plaines fertiles de la Beauce. Il n'attend nulle part qu'un malade ait passé pour s'approprier ses biens et faire raboter les planches qui doivent composer son cercueil.

C'est égal, je me faisais une autre idée du tempérament néerlandais. Je me représentais l'habitant de la Hollande comme un être assez flegmatique et suffisamment patient pour attendre, en fumant sa pipe au coin du feu, dans ces cuisines luisantes de propreté que nous ont fait connaître les peintres, la mort de son roi avant de lui nommer un successeur.

La précipitation des Luxembourgeois, par exemple, ne m'a pas énormément surpris. Ceux-ci ne doivent guère connaître Guillaume III que par des photographies, des bustes et des chromos. On s'explique leur désir d'avoir enfin un souverain qu'ils puissent contempler, saluer, escorter. Puis, ils possèdent une capitale, les Luxembourgeois. Et ce doit être si triste une capitale où il n'y a pas de chef d'Etat, où on ne peut pas, de temps en temps, allumer des lampions, dresser des arcs de triomphe, accrocher des drapeaux aux fenêtres et échelonner le long des rues une quantité de soldats qui vous aplatissent les pieds à coups de crosse de fusil, avec une conviction profonde.

Aussi, avec quel bonheur ils avaient reçu le duc de Nassau ! Comme ils l'avaient fêté, acclamé, dorloté ! Il en avait été tout grisé, le bon duc. Il s'était senti guilleret malgré son grand âge. Après avoir attaché une mèche toute neuve à son fouet, il avait sauté d'un bond sur le siège qu'on lui destinait, il avait empoigné les rênes d'une main ferme, puis clic ! clac ! il avait fait courir le char de l'Etat comme sur des rails ! Les Luxembourgeois étaient enchantés. Guillaume, par exemple, on l'oubliait un peu. Seules, quelques Luxembourgeoises pieuses pensaient encore à lui et récitaient des prières pour le repos de son âme. Aussi lorsqu'on vint leur annoncer que Guillaume III avait recouvré ses forces et qu'il se disposait à s'occuper personnellement de ses affaires, les nouveaux sujets du duc de Nassau hochèrent la tête : « Nous ne croyons pas aux revenants, » dirent-ils. Mais le jour vint où il fallut y croire, aux revenants. Lorsque la vérité eut éclaté, lumineuse, le duc et ses sujets se trouvèrent nez à nez dans une de ces positions comiquement embarrassantes où l'on voudrait trouver des paroles de consolation et où, après un temps de silence, tout le monde finit par s'écrier, en chœur : « c'est embêtant ! »

Et le duc dut partir, le cœur gros, en songeant qu'il est aussi imprudent de vendre la peau d'un roi que celle d'un ours lorsque celui qui en est revêtu est toujours en vie. — Les Luxembourgeois, eux, se sont replongés provisoirement dans l'adoration de leurs chromos.

Maintenant que je me suis permis de molester des têtes couronnées, je voudrais pincer les joues à Marianne dont les Français fêtent le centenaire avec une pompe inouïe.

Je regrette extrêmement d'être forcé de toucher à des choses aussi respectables. Cette timide incursion dans le domaine des pontifes et des académiciens m'effraye un peu. J'ai conscience de l imperfection de mes cantates. Mais que voulez-vous ? L'homme prend son bien où il le trouve et le chroniqueur ses marionnettes où il peut.

Ce centenaire de la Révolution française est aussi le centenaire de la dynastie des Prud'homme. Le jour où l'on a fiché en terre le scion qui devait produire l'arbre de la liberté, une femme a mis au monde un enfant qui s'est appelé Joseph Prud'homme.

Joseph Prud'homme est mort, son fils est tombé en enfance, mais son petit-fils se porte comme un charme, suivant sa poétique expression. Lui-même a un fils qui vivra dans les traditions familiales. Il sera notable commerçant comme son père, tombera en enfance comme son grand'père et finira par mourir absolument comme son bisaïeul.

Avant d'assister à l'ouverture de l'Exposition où il voulait faire admirer par son fils les merveilles de la science et de l'industrie, Joseph Prud'homme, troisième du nom, a fait acte de bon démocrate. Il a octroyé solennellement un congé à ses ouvriers et les a régalé d'un discours fameux où il établissait un parallèle entre la misérable condition des travailleurs avant la Révolution et la vie facile et agréable qu'ils mènent aujourd'hui.

« Oui, mes bons amis, s'est-il exclamé en finissant, on vous traitait autrefois comme des chiens. Quand vous approchiez des nobles, vos tyrans, vous deviez vous incliner profondément et les qualifier de Monseigneur. Lorsque vous m'accostez, vous m'appelez simplement Monsieur. Vous êtes dispensés de la révérence et vous économisez une syllabe. Veinards !... Vous habitez actuellement des mansardes, vos pères n'avaient que des chaumières. Les divertissements ne vous manquent pas. Les caboulots pullulent dans la grande cité. Vous pouvez vous y délasser, le soir, des fatigues de la journée. Enfin y a-t-il des écoles ! Y en a t-il, bon Dieu ! Si vous n'étiez pas si cancres, vous deviendriez tous des Franklins ou des Stephensons.

Maintenant allez, mes bons amis. Amusez-vous, rigolez en l'honneur de la République et de son vénérable président, M. Carnot. En rentrant chez vous, si vous n'êtes pas pochards outre mesure, rappelez à vos enfants la date glorieuse que ces fêtes ont pour but de nous remémorer. Inculquez leur l'amour de la Liberté de l'Egalité et de la Fraternité. Surtout, veillez à ce qu'ils s'instruisent. Le jour d'aujourd'hui, sans instruction... »

Et Monsieur Prud'homme, ayant congédié ses ouvriers, s'achemina, en compagnie de son fils, vers l'Exposition. En route celui-ci admirait fort des hommes mirifiquement vêtus. Ils étaient coiffés de chapeaux claques et le long de leurs habits couraient des cordonnets d'or qui se mêlaient, s'entrecroisaient, dessinaient des feuillages et des figures hiéroglyphiques. Le fourreau d'une épée, à poignée étincelante. leur battait les mollets. Leurs corps s'affaissaient comme si les chapeaux étaient de plomb et les pointes de leurs souliers, à tout moment, s'accrochaient aux arêtes des dalles. Ils avaient la démarche mal assurée des maçons qui retournent chez eux à la nuit tombante.

—Tu vois ces hommes, p'pa ? Ils sont beaux. Mais comme ils ont l'air fatigué !

—C'est le poids de la pensée, mon fils, répondit M. Prud'homme, qui les courbe ainsi. Ce sont des personnages officiels.

C'étaient des personnages officiels, en effet. Ils charriaient des discours à l'Exposition. De massifs lieux communs y reposaient l'un à côté de l'autre. Arrivé à destination, chacun a eu le bon esprit de les déverser sur une estrade où ils ont simplement fait plouff ! en cognant les planches. Si on avait eu le malheur de les précipiter du haut de la tour Eiffel, l'Exposition ne présenterait plus actuellement qu'un informe amas de ruines.

M. Prud'homme, après avoir recommandé à son fils « de boire les paroles » qui tombaient des lèvres vermeilles des orateurs chamarrés, s'est mis lui même le nez en l'air, puis il a arrondi en entonnoir les pavillons de ses oreilles pour ne pas perdre une syllabe de ce qui se disait.

La cérémonie terminée, il a attiré l'attention de son fils sur la profondeur, l'éloquence et la beauté des discours. Il lui a fait toucher du doigt les mots principaux, lui a fait remarquer que ces mots revenaient périodiquement, qu'ils semblaient faire saillie, enfin qu'ils constituaient en quelque sorte la charpente des harangues.

—J'ai toujours constaté, mon fils, a-t-il dit en manière de péroraison, que ceux-là ont rudement bien fait leur chemin qui ont su manier, avec la dextérité d'un bateleur escamotant des muscades, les mots de liberté, de progrès, de fraternité, de science, etc. Maintenant, tâche de faire ton profit de mes conseils ; nous vivons en république, on te l'a rappelé ; tu peux, par ton travail, t'élever aux plus hautes fonctions ; n'oublie pas, surtout, que l'instruction est le grand levier. Le jour d'aujourd'hui, sans instruction...

Et M. Prud'homme satisfait de sa journée, merveillé par tout ce qu'il avait vu et entendu, intimement persuadé que le bonheur est descendu sur la terre en 1789 et que, depuis lors, tout homme a des poules et un pot pour les fricasser, s'achemina vers la sortie de l'Exposition.

En quittant le tourniquet, il fut tiré de ses réflexions par une voix dolente qui glapissait humblement à ses côtés : « La charité, s'il vous plaît, mon très estimable Monsieur. »

Cette supplique lui était adressée par un homme aux traits hâves, aux grands yeux tristes. Son pantalon s'effiloquait dans le bas et sa redingote élimée flottait autour de son corps maigre. Il était coiffé d'un chapeau haute forme dont les poils roussis se hérissaient comme pour protester contre les coups de brosse qu'on devait leur infliger tous les matins.

M. Prud'homme tira deux sous de sa poche et, en les remettant au quémandeur, il fut frappé de la dignité et des manières polies de celui-ci.

—Vous ne me paraissez pas fait pour l'emploi que vous exercez, lui fit-il remarquer. Etes-vous dans l'impossibilité de travailler ?

—Oh ! non, mon bon Monsieur. Mais je suis professeur libre et je gagne à peine de quoi me payer des plumes. Il y a quelques jours nous nous sommes mis en grève, croyant intéresser à notre sort les gens de cœur. Les gens de cœur ont haussé les épaules, les journalistes nous ont tourné en ridicule, et, comme nous ne connaissions pas la manière de faire des émeutes, le gouvernement n'a pas daigné examiner nos griefs. Force nous a donc été de reprendre notre collier de misère. Un bien dur collier, mon bon Monsieur !

« Voilà un homme qui est professeur libre, s'est dit M. Prud'homme en s'éloignant ; cela veut dire, ou je ne m'y connais pas, qu'il enseigne les sciences et qu'il vit en liberté. Mais alors c'est à la *science* et à la *liberté* que je viens de faire l'aumône... Pourtant des hommes éloquents, hissés tout à l'heure sur des estrades, ont prétendu qu'il suffit d'épouser ces deux sœurs pour se mettre à l'abri de toutes les misères... Et leur raisonnement était serré, c'était beau, j'ai applaudi... Voilà que mes pensées se brouillent... Décidément je ne comprends plus. Diable ! Diable ! ...

Depuis lors M. Prud'homme continue de réfléchir à ce qu'il appelle « une contradiction flagrante », mais il comprend de moins en moins.

S'il était à Bruxelles, il se demanderait si les orateurs chamarrés ont voulu « tenir le fou avec lui ».

HUBERT KRAINS.

Galerie Michel-Ange

40, Avenue des Champs-Elysées, Paris.

Exposition d'une collection particulière ouverte au profit de l'*œuvre du Sauvetage de l'Enfance (Union française)*, tous les jours de 10 à 6 heures.

CAPRICE REVUE est en vente à Bruxelles : chez Istace, rue du Marais et Galerie du Roi ; Librairie Molière, Chaussée d'Ixelles ; Aubette centrale, boulevard Anspach ; Montagne de la Cour ; à la Librairie nouvelle, 2 boulevard Anspach ; au bureau de « la Chronique » galerie du Roi ; chez Lebègue et Cie rue de la Madeleine 46 ; chez Lacomblez 33 rue des Paroissiens ; aux « Nouvelles du Jour » boulevard Anspach. —

Caprice Revue est en lecture à Bruxelles : au café Sésino, au Grand Hôtel, Taverne Royale, Trois Suisses, café de la Lanterne, Mille Colonnes, Duranton, Renaissance, Grand Hôtel central.

Imp. Aug. Bénard, Liège.

Pantoum.

De son flot troublant et amer
L'Océan bat la roche grise.
Profond et froid comme la mer
Ton regard infernal me grise.

L'Océan bat la roche grise
En rhythmes cadencés et doux.
Ton regard infernal me grise
De désirs énervants et fous.

En rhythmes cadencés et doux
L'eau chante au pied de la falaise.
De désirs énervants et fous
Brûle ma chair que rien n'apaise.

L'eau chante au pied de la falaise
Le granit paraît s'attendrir.
Brûle ma chair que rien n'apaise,
Puisque t'aimer n'est que souffrir!

Le granit paraît s'attendrir;
La vague amoureuse l'enserre.
Puisque t'aimer n'est que souffrir
Dépèce mon cœur sous ta serre.

La vague amoureuse l'enserre
D'un blanc tourbillon de baisers.
Dépèce mon cœur sous ta serre,
Main hautaine aux ongles rosés.

D'un blanc tourbillon de baisers
La côte est soudain assaillie.
Main hautaine aux ongles rosés,
Ma tendresse, tu l'as cueillie.

La côte est soudain assaillie
Dans un brusque et dernier effort.
Ma tendresse, tu l'as cueillie
Pour la profaner sans remord!

Dans un brusque et dernier effort
Le roc s'entrouvre sous la lame.
Pour la profaner sans remord
L'angoisse immense m'emplit l'âme.

Le roc s'entr'ouvre sous la lame,
Et livre ses flancs à la mer.
L'angoisse immense m'emplit l'âme
De son flot troublant et amer.

GEORGES BLUET.

AUG. BÉNARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

COUR D'OGNON

Tableau naturaliste en deux actes.

Prix : 1 fr.
Pour recevoir franco, fr. 1-10 en timbres-poste.

Cours élémentaire de Langue Néerlandaise
A L'USAGE DES WALLONS
ayant fait des études primaires
par M. SNYCKERS, Directeur des Études à l'institut royal des Sourds-muets et des Aveugles, chargé du cours de flamand à l'Ecole supérieure d'adultes de la ville de Liège.

Première partie : Étude de la proposition. Cartonné, 0-75.
Deuxième partie : Étude de la phrase. Id. 0-75.

AUX LECTEURS

Par suite d'accident, le dessin de quatrième page de ce N° n'a pu paraître.

Caprice chronique.

Notre prochain n° : en tête un portrait inédit de J. Barbey d'Aurevilly suivi d'une étude par Joséphin Péladan. En quatrième page le second chant de *la Bande à Beaucanard* dont *Caprice Revue* s'est, à prix d'or, acquis la primeur. *La vengeance de Foloiseau,* (tel est l'intitulé de ce chant) sera parsemée de croquis à la plume de notre collaborateur Karl Meunier.

Assisté, l'autre jour, du promenoir, à l'une des répétitions partielles d'*Excelsior,* le grand ballet à passer incessamment.

Très original, cet aspect de figures exécutées par de jeunes femmes en costumes d'une fantastique diversité : robes de ville, travestis de velours noir, jupes de gaze défraîchies, hors d'usage — ondulant tout cela sur la scène éclairée du jour blafard tombant de la coupole.

Le maître de ballet, en veston noir, compte un, deux, trois, et scande la mesure en frappant le plancher d'une énorme perche, tandis que monte de l'orchestre, dans le silence de l'énorme salle endormie, les trilles du piano.

A très bientôt la première.

Au théâtre Molière, on répète *l'Assommoir,* d'Emile Zola. Le rôle de Coupeau, naguère créé par Gil Naza à l'Alhambra, est confié à M. Jules Mary.

Est ouverte depuis quelques jours, au Palais des Académies, une exposition d'art japonais organisée par la Ville de Bruxelles.

Rien de certain encore quant à l'organisation du nouveau Théâtre lyrique de l'Alhambra. Le capital serait fait — c'est tout ce que l'on sait. M. Joseph Dupont ne se serait pas décidé encore à accepter le bâton de chef-d'orchestre — du moins son acceptation ne serait pas officielle.

A lire dans le n° dernier de la *Société Nouvelle,* une remarquable transposition littéraire : *Un village flamand,* d'après des peintres anciens.

Au Cercle des Jeunes.

Quelques jeunes gens, curieux d'art, ont eu, ce dont il faut les féliciter, l'heureuse idée de fonder en notre bonne cité de Liège un Cercle de Jeunes, qu'ils inauguraient vendredi soir au foyer du Casino Grétry.

Soirée très attrayante, et qui en fait désirer d'autres. Une objection, cependant : ces messieurs qui, dès leur premier essai, ont su mériter les sympathies du nombreux public invité, ne pourraient-ils marcher vers un art plus large et plus neuf, dût-on même oublier en chemin quelques monologues ?...

Je reconnais toutefois avec plaisir que, dit par MM. J. Hogge, A. Jeunehomme — qui s'est déplorablement emballé dans *la Conscience,* — Ch. Muller et G. Beltjens (pourquoi donc choisir cette sempiternelle *Bénédiction*?), le monologue m'a paru très supportable.

Partie musicale : beau succès pour M^lle Ledent, qui détaille d'une façon exquisement « dix-huitième » l'air de la *Belle Arsène* de Monsigny, et chante ensuite — en artiste — un *Rêve* de Wagner.

Applaudis aussi : MM. Choisy, un violoniste de réel mérite — dont le dernier morceau, le *Ménétrier* de Wienawski, m'a surtout plu — et Massin, un jeune pianiste possédant un brio surprenant, mais malheureusement bien superficiel, bien « amateur »!

Mais le fin régal de la soirée était certes la délicieuse causerie de M. Maurice Wilmotte : Histoire d'une chanson : la Claire Fontaine.

Disant le charme exquis des vieilles chansons populaires, l'érudit professeur évoque, successivement, l'adorable douceur des berceuses, — la candeur si simple, et si malicieuse parfois ! des archaïques rondes d'amour, — la naïve et sinistre grandeur des ballades de la mort.

M. Wilmotte exalte ensuite, en vrai poète, nos savoureux cramignons et, prenant comme exemple la *Claire Fontaine,* une vieille ronde dont il cite deux versions charmantes, il analyse et reconstitue savamment cette chanson ; puis il termine en demandant que l'histoire littéraire s'ouvre enfin à la chanson, de même que l'histoire générale s'est ouverte aux annales du peuple.

Causerie et causeur ont été vivement applaudis. C'était justice.

Et maintenant, Messieurs du Cercle jeune, à quand la seconde ?

JEAN DE BERGAME.

PHARMACIE APOTEEK
L. DE GUELDRE
BRUXELLES
40, Rue Marché du Parc, 40

La Wallonie.

Sommaire du n° 4 (31 avril).

Camille Lemonnier : *Premières proses :* Impression urbaine. — Marcel Collière : Le Gyndès. — Bernard Lazare : Le mot de l'énigme. — Pierre Quillard : L'Aventurier. — Charles Delchevalerie ; Brumaire.

Chronique littéraire : M. : Scènes de bal. — Célestin Demblon : Les Poètes Namurois.

Chronique musicale : Luisa Anzoletti : La musique en Italie. — L. H. : A Verviers. — Concert Wagner.

Caprice Revue

journal artistique et littéraire

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

publie, en chacun de ses numéros, un dessin et un portrait d'artiste.

Ont paru :

Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, Joséphin Péladan, Villiers de l'Isle Adam, Erasme Raway, A. de Witte, Jules Destrée, Henri Simon, Louis Kéfer, Georges Rodenbach, César Thomson, Oscar Dossin, Ragghianti, Albert Giraud, E. Reyer, Théo Hannon, Sully Prudhomme, Mars, Henry de Groux, Edmond Picard, E. Tinel, Arnold Goffin, Amédée Lynen, Félicien Rops, Célestin Demblon, James Van Drunen, Stéphane Mallarmé, Julien Dillens, A. Borodine, Octave Maus, Hans von Bülow, Eugène Hutoy, Edouard Lalo, Guillaume Charlier, Max Waller, Emile Mathieu, Constantin Meunier, etc.

La Pléiade

Journal littéraire mensuel

RUE DES PAROISSIENS, 33, BRUXELLES.

Sommaire du n° 3. —

Max Waller.
Sonnet, Albert Arnay.
Les cygnes du clair de lune, Jean Boels.
Les Charneux, George Garnir.
Orphée, Fernand Severin.
Souvenir. Karl Van Osta.
La grande extase, Charles Sluyts.
Proses cursives : Le petit prince, Crépon, — Paul Masy.
Berceuse, Sully Huntley.
Réminiscences, Paulin Brogneaux.
Varia.
Bulletin bibliographique.

Brasserie ÉMILE VANDENPERRE
Bruxelles, Quartier Léopold.

BOCK, MUNICH, DEMI-BAVIÈRE
LAMBIC, FARO, BRUNE ET BLONDE

En fût depuis 25 litres.

Bières en bouteilles

Grand avantage par abonnement.

APÉRITIF & DIGESTIF
ESSENTIELLEMENT
HYGIÉNIQUE
AMER MAUGUIN
MAISON
DE VENTE
16 et 18, rue Léopold
LIÈGE.

LIBRAIRIE L. GEORGE
60, RUE DE LA CATHÉDRALE, 60
Abonnement de lecture { 10 frs par an; 2 frs par mois.
Les nouveautés sont données en lecture le jour même de leur apparition.

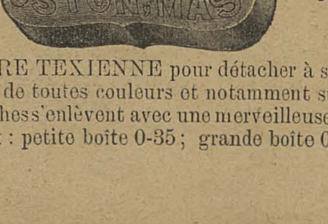
44, Rue de l'Universite
ÉDITEUR DE MUSIQUE
V^ve LÉOP. MURAILLE
Location de partitions
Richilde, Roy d'Ys, Siegfried, Tristan, Otello (Verdi), Prince Igor, (Borodine) Vie pour le Tzar (Glinka) etc.
Envoi franco du Catalogue sur demande.

V^ve ÉLISE MAGIS
RUE DU PONT-D'ILE, 47^bis, LIÈGE.
Porcelaines fines et ordinaires de toutes provenances. — Faïences anglaises, de Delft, Nancy, Rouen, Suisse, italiennes et du pays. — Cristaux. — Verreries. — Grand choix d'objets de fantaisie en Chine, Japon, Saxe, Sèvres, Nancy, Lille et Marseille. — Objets en cuivre et en bronze doré. — Plateaux viennois en laque, en cuir bouilli, en bronze doré et argenté. — Eventails de tous prix. — Albums de photographie. — Cadres et Paravents pour portraits. — Abat-jour. — Mignonnettes et Lambrequins.
Savon, Parfumerie, Eau de Cologne 1^re marque. — Objets de ménage. — Dépôt des thés de la maison Roeloefs d'Amsterdam. — Objets à peindre en porcelaine, en bois blanc et en terra Cota de Copenhague.

Imprimerie - Lithographie - Papeterie
FABRIQUE DE REGISTRES
Fabrique d'articles pour cotillons
RELIURES
Louis Haas-Depas
25, Place du Théâtre, LIÈGE.

VINS FINS DE CHAMPAGNE
DELBECK & C^ie
Agent général : LUCIEN TOCK
RUE DEBRUYN, 26, BRUXELLES

Nouvelle et merveilleuse découverte qui ferait croire que le fameux problème de l'extraction du diamant, du charbon est enfin résolu.
DIAMANTS MAGNIN
Imitation tellement parfaite du brillant qu'il est impossible au plus fin connaisseur de discerner le vrai du faux. — L'éclat, la durée et la taille sont irréprochables.
Montés en or ou or sur argent contrôlé depuis 5 frs.
S'adresser à M. CLÉDINA, rue du St-Esprit, 73, à Liège, seul agent dépositaire de la fabrique Magnin, bijoutier à Corcelles-Neufchâtel (Suisse).

H. FONDER-BURNET
48, RUE DU PONT-D'ILE, LIÈGE.
Savon pour argenterie la brique


Craie de bioutijer pour argenterie, la brique 0-25.
POUDRE TEXIENNE pour détacher à sec les vêtements de toutes couleurs et notamment sur les gris les taches s'enlèvent avec une merveilleuse facilité. Prix : petite boîte 0-35 ; grande boîte 0-60.

FABRIQUE DE PARAPLUIES
et Cannes en tous genres
J. P. VAN MISSIEL dit VALET
46, RUE DU PONT D'AVROY, 46
Recouvrage et réparations instantanées.

ANVERS 1885, MÉDAILLE D'OR DE COLLABORATEUR.
BRUXELLES 1888 { MÉDAILLE D'OR MÉDAILLE D'ARGENT DIPLOME
Typographie · Chromolithographie ·
· Aug. Bénard ·
Imprimeur-Editeur
Rue Lambert-le-Bègue, 13
Liège.
CATALOGUES & PUBLICATIONS ILLUSTRÉES
TABLEAUX-RÉCLAMES. — ÉTIQUETTES DE LUXE
IMPRESSIONS COMMERCIALES ET ARTISTIQUES.
CLICHERIE GALVANOPLASTIE PHOTOGRAVURE.

Imp. Aug. Bénard, Liège.